



Maud GLEASON, *Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine*

Traduit de l'anglais par Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, EPEL, 2012, 327 p.

Jean-Noël Allard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11089>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 227-229

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Jean-Noël Allard, « Maud GLEASON, *Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 25 juillet 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11089>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Maud GLEASON, Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine

Traduit de l'anglais par Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, EPEL, 2012, 327 p.

Jean-Noël Allard

RÉFÉRENCE

Maud GLEASON, *Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine*, traduit de l'anglais par Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, EPEL, 2012, 327 p.

- 1 La collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne » des éditions EPEL a l'ambition d'offrir une visibilité française à des ouvrages pionniers dans le domaine des *gay and lesbian studies* et de la *queer theory*. Dans cette optique est éditée la traduction de l'ouvrage de Maud Gleason paru en 1995 sous le titre *Making Men. Sophists and Self-presentation in Ancient Rome*. Afin de prendre en compte les avancées récentes de la recherche, l'éditeur a pris soin d'insérer une postface de Florence Dupont qui revient sur certains postulats discutables de l'ouvrage. En outre, les deux traductrices, Sandra Boehringer et Nadine Picard, n'ont pas limité leur travail à la traduction : elles n'ont pas hésité à préciser ou nuancer certains propos de l'auteure par des notes de bas de page. Mieux : pour parfaire les traductions de M. Gleason, elles ont utilisé des travaux d'édition de sources les plus récents.
- 2 Cet ouvrage, comme l'indique son auteure en introduction, réfléchit d'abord à la manière dont l'identité de genre et la *praxis* oratoire s'articulent dans la seconde sophistique. Au II^e siècle, dans le monde des cités grecques de l'Empire romain, l'homme de bien se devait de maîtriser l'art de la parole : comme l'évergétisme, l'éloquence était le signe clair de sa supériorité sociale. Faire montre de sa *paideia* est d'ailleurs le principal enjeu d'une

éloquence qui se cantonnait aux discours de spectacle. Dans ce monde-là, par ailleurs, la supériorité sociale était d'abord lue par le prisme du genre. L'éloquence, domaine par excellence de l'homme de bien, était ainsi le signe premier de la masculinité. Dans le même temps, à la ville comme à la tribune, cette masculinité s'exprimait par des allures, des gestes, des postures, des manières de parler et de déclamer parfaitement codifiées. Est-ce à dire que les membres de l'élite se conformaient tous à ces normes de masculinité ? M. Gleason veut précisément montrer que la rhétorique, quoiqu'elle souscrive à l'idéal de masculinité, permettait la construction d'une identité déliée du poids des normes.

- 3 Pour mieux cerner l'interrelation entre les normes et la rhétorique, l'auteure focalise son attention sur « deux stars de l'éloquence de la Seconde Sophistique » (*sic*, p. 36) : Favorinus d'Arles et Polémon de Laodicée, deux rivaux qui incarnaient selon M. Gleason deux pôles opposés de genre. Favorinus avait adopté un « style » efféminé, Polémon cherchait à exhiber une masculinité presque caricaturale. Le premier chapitre est consacré à Favorinus et porte plus spécifiquement sur son *Discours aux Corinthiens*. Cette déclamation était une réponse à l'offense des Corinthiens qui avaient fait démonter une statue érigée en son honneur quelques années auparavant. Analysant finement les ressorts de ce discours, M. Gleason montre comment Favorinus, qui se décrivait volontiers comme un « Gaulois » né sans testicule, parvenait à se présenter, devant un auditoire grec, comme le parangon de l'homme grec. L'auteure s'intéresse au chapitre suivant à Polémon. Contrairement à son rival, Polémon est un homme parfaitement intégré aux institutions de sa cité d'adoption, Smyrne, et proche du pouvoir impérial. Comme son rival, cependant, c'était dans l'éloquence qu'il trouvait les moyens d'affirmer sa précellence. Il trouva parallèlement dans la physiognomonie un autre domaine de l'affirmation de soi. Polémon, en effet, fut l'auteur d'un traité de physiognomonie. Il y formulait une grammaire physiognomonique élaborée qui associait à certains signes corporels une origine, un caractère et avant tout un genre. Il montrait surtout par ce traité une parfaite « conscience de la dimension fictionnelle [des] identités sociales » (p. 94). Ainsi en a-t-il profité pour mettre en scène, à travers une série de cas particuliers, son aptitude exceptionnelle à découvrir ce que des hommes cherchaient à dissimuler. La physiognomonie conférait aussi à celui qui prétendait la maîtriser, le pouvoir de vérifier la conformité de chacun aux normes. En particulier, l'observation du physiognomoniste était tournée vers la masculinité de chacun, une masculinité qui s'exprime d'abord par le corps. Pour mieux en cerner les traits, M. Gleason mobilise, dans le troisième chapitre, non seulement la physiognomonie de Polémon mais aussi les textes de médecins, moralistes, orateurs et philosophes. La masculinité se traduisait, dit-elle, par une sémiologie complexe qui faisait intervenir les allures, les manières de parler, la tension du regard, le mouvement des sourcils mais aussi les « symboles » du genre sexuel comme la pilosité. La coïncidence à cet idéal de masculinité était un souci partagé par tous les membres de l'élite à tel point que certains n'hésitaient pas à recourir à des chirurgiens pour corriger de potentiels traits féminins de leur corps... Le risque, dans cette société hautement compétitive, était en effet de se voir assimilé à l'*androgynos* ou au *kinaidos* (cinède). Ces deux figures complexes de l'effémination du mâle ne pouvaient prétendre s'occuper des affaires publiques. Les apparences et les allures n'étaient pas les seuls éléments dont devait se soucier l'homme de bien ; la voix ainsi que la façon dont se déployait son éloquence étaient encore davantage l'objet de leur vigilance, l'affirmation de soi se logeant dans les discours. En effet, la norme qui entourait les caractéristiques de la voix et les façons de déclamer procédait également d'une polarité de genre.

- 4 Dans le quatrième chapitre, Gleason montre à partir de traités médicaux et de traités sur l'exercice vocal qu'exercer sa voix était une activité recommandée car elle était censée bonifier le corps et l'esprit. Les hommes en particulier étaient concernés car la voix relevait d'un domaine par excellence masculin : l'art oratoire. Ces sources opèrent parallèlement une hiérarchisation de la tonalité de la voix à partir du genre : la voix grave apparaissait comme le signe le plus manifeste de la masculinité quand la voix aiguë était qualifiée de féminine. Les théoriciens de l'art oratoire, objet du cinquième chapitre, partageaient cette idée. Ils faisaient, qui plus est, du genre le principal outil de la valorisation ou du dénigrement des pratiques d'apprentissage de la rhétorique. Ils opposaient une « rhétorique poilue » à une « rhétorique épilée ». Pour autant la voix grave et faiblement modulée ou la sévérité de l'élocution, propre à la « rhétorique hypermasculine », n'était pas toujours la plus à même de séduire l'auditoire. Des hommes à l'éloquence toute féminine triomphaient ainsi des chantres du discours hirsute. Tel était le cas de Favorinus vers qui l'auteure revient dans le dernier chapitre. À partir de témoignages anciens et d'un discours dans lequel il se donne comme un exilé, Maud Gleason exhibe la manière dont Favorinus se mettait en scène et construisait une identité virile bien que son style et son apparence le situassent du côté féminin. Elle conclut sur un constat paradoxal : pourquoi tant d'hommes choisissaient-ils d'adopter un style efféminé que la majorité de leurs contemporains réprouvait ? D'abord, dit-elle, « l'efféminé » pouvait manifester une certaine virilité à adopter des manières méprisées d'être et de paraître. Ensuite, il n'est pas impossible que ces hommes aient mobilisé, dans ce cadre compétitif, le féminin comme un moyen parfaitement efficace de distinction et, subséquemment, de domination.
- 5 Cet ouvrage offre assurément une analyse remarquable de l'éloquence de la seconde sophistique. La démonstration est ponctuée, notamment dans les deux premiers chapitres, d'analyses très fines des discours et des stratégies rhétoriques. Par ailleurs, la diversité et la multiplicité des sources à partir desquels l'auteure éclaire d'un autre jour ces mêmes discours impressionnent. Enfin, le style de l'ouvrage est alerte, le propos toujours limpide. Aussi cet ouvrage peut-il toucher un public dépassant le seul cercle des spécialistes.

AUTEURS

JEAN-NOËL ALLARD

Université Paris 1

UMR 8210 ANHIMA